

Notes de lectures de Georges Leroy

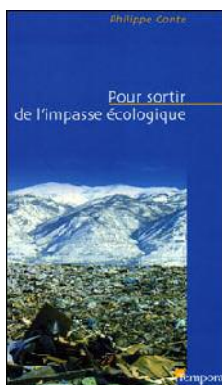
février 2009 - 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

Pour sortir de l'impasse écologique



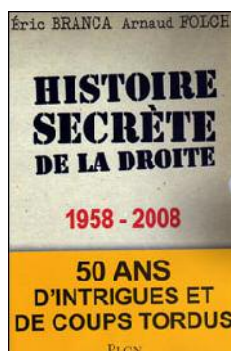
Philippe Conte

Tempora, 140 p., 15,5 €

Peut-on sortir de la crise écologique sans remettre d'abord en cause notre approche du réel? Au moment où la crise environnementale fait l'objet d'une attention continue des médias, il devient essentiel d'appréhender ses enjeux avec clairvoyance c'est-à-dire de manière chrétienne. Cette formidable tension, qui interroge avec force le mode de développement que l'Europe a choisi voici deux siècles, est révélatrice des contradictions internes de nos sociétés. Les incessantes interrogations sur l'autorité, la vérité ou la sincérité sont au cœur des enjeux actuels. Dans cette perspective, et au-delà des solutions techniques et environnementales, la doctrine sociale de l'Église semble être la mieux armée pour décrypter une réalité

complexe et multiforme. En se plaçant dans une perspective plus large qui allie Foi et raison, l'auteur retrace les enjeux de cette crise majeure et définit des perspectives d'avenir crédibles pour notre planète.

Histoire secrète de la droite



E Branca et A Folch

Plon, 510 p., 24 €

Selon Balzac, il y a deux histoires: l'histoire officielle, parfois oubliée, souvent menteuse, puis l'histoire secrète, où sont les véritables causes des événements. C'est cette histoire secrète de la Ve République, vue de droite, que les journalistes Éric Branca et Arnaud Folch de Valeurs actuelles déroulent devant les yeux curieux du lecteur. « 50 ans d'intrigues et de coups tordus », de 1958 à 2008: le titre résonne bien.

Témoignages inédits, documents exclusifs, révélations explosives: du retour secrètement programmé de De

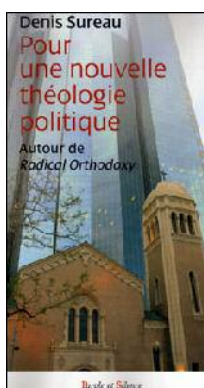
Gaulle à l'incroyable campagne victorieuse de Sarkozy, en passant par les ambitions contrariées de Pinay, l'avènement de Pompidou, la conquête de l'Élysée par Giscard, la prise de Paris par Chirac, la guerre Le Pen-Mégret, le "grand saut" de Bayrou. Qui était la « taupe » qui, en 1961-1962, renseignait l'OAS sur les projets du gouvernement? Qui était l'archange Gabriel, qui voulait « faire sauter » la Ve République en dévoilant les turpitudes du « gaullisme immobilier »? Comment Giscard a-t-il, en quelques semaines, organisé son raid victorieux sur l'Élysée, et Chirac, en 1981, la défaite de l'homme qu'il avait porté au pouvoir?... Ce livre, fruit d'une longue enquête, revisite, côté coulisses, les événements les plus marquants, mais aussi, pour certains, les plus méconnus, de la Ve République, très largement dominée par la droite, laquelle, en incluant les trois cohabitations, aura régné les... quatre cinquièmes du temps!

Une droite qui, derrière la chronique rassurante de ses étiquettes partisans, suggérant toujours plus d'unité – de l'Union pour la nouvelle République de 1958 à l'Union pour un mouvement populaire en 2002 – n'a pas son pareil pour accumuler secrets de familles et querelles, duels à mort et malédictions. Comme quoi on a bien la droite la plus bête du monde! Les héros des événements qui y sont relatés avaient en vue leur réussite personnelle, et non pas celle

de leur camp tout entier, à savoir « la droite » par opposition à la gauche.

Ils étaient « de droite », mais n'étaient pas, ou très peu, adeptes du clivage droite/gauche. Ils se sont battus en priorité contre les rivaux de leur propre camp. Ce qui ne les a pas empêchés d'occuper le pouvoir 35 années sur 50. Mais ce qui les a sans doute incités à faire systématiquement une politique de gauche, avec des voix de droite... À conseiller à tous les politologues, en particulier les plus jeunes.

Pour une nouvelle théologie politique



★★★★☆

Denis Sureau

Parole et Silence, 174 p., 17 €

Une nouvelle génération de théologiens se lève dans le monde anglosaxon. Ils ont entre 30 et 50 ans et de l'énergie à revendre. Catholiques, anglicans ou protestants, ils bouleversent les vieux clivages, remettent en cause les catégories installées. Disciples de saint Augustin et de Henri de Lubac, marqués par l'enseignement d'Alasdair MacIntyre et de Stanley Hauerwas, ils plaident pour le retour à une théologie libérée de tout complexe d'infériorité.

Penseurs de la Cité de Dieu présente dans la cité des hommes, les nouveaux théologiens refusent la « captivité politique de l'Église » et la mondialisation libérale. Produit d'une raison séculière et donc rétrécie, la modernité fondée sur la violence s'achève dans le nihilisme. S'employant à déconstruire le mythe

de l'État moderne salvateur, ils lui opposent l'Église, véritable communauté de référence et de résistance. Puisant dans ses ressources – notamment liturgiques –, elle peut restaurer une amitié politique fondée sur la participation au Christ.

Ce livre dresse les portraits de théologiens qui symbolisent le renouveau de la pensée chrétienne, principalement dans les domaines de l'économie et de la politique. Des questions relatives à l'Église dans la cité, au thomisme, au renouveau de la morale, à la théologie politique et au mouvement théologique Radical Orthodoxy, sont abordées.

Thomisme subversif, anarchisme eucharistique, aristotélisme révolutionnaire, orthodoxie radicale, augustinisme postmoderne, théologie postlibérale : au-delà du choc des mots, la théologie politique du XXI^e siècle est née.

La véritable aventure des Scouts d'Europe



★★★★☆

Jean Luc Angélis

Presse de la Renaissance, 360 p., 20 €

Fruit de recherches approfondies dans les archives du mouvement et d'une enquête historique inédite, cet ouvrage bouleverse nombre d'idées reçues sur les Guides et Scouts d'Europe, et ouvre des perspectives inattendues. Forts de plus de 50 000 membres, les Guides et Scouts d'Europe, fondés en 1958, occupent une place incontournable dans le scoutisme en France et en Europe. Pourtant, une mauvaise réputation brouille leur

image et cache une action très diversifiée. Leurs origines et leur histoire démentent toute accusation d'extrémisme et d'intégrisme. Nés avant les grands bouleversements pédagogiques des Scouts de France, ils tentent de maintenir la forme originale et les intuitions du scoutisme de Baden-Powell, des Pères Sevin et Cornette. Résolument européens dès leur fondation, ils sont d'ardents artisans d'une Europe des valeurs rêvée par Schuman et Adenauer. Ils relancent des pèlerinages, rouvrent les chemins menant à Saint-Jacques-de-Compostelle, inventent une fraternité nouvelle en traversant l'Europe pour acheminer vivres et vêtements en Europe de l'Est, soutiennent les grands rassemblements de jeunesse (JM) initiés par Jean-Paul II. Après la chute du mur de Berlin, les scoutismes des pays de l'Est font appel à eux pour relancer la pédagogie scout. Durant les années 90, l'aventure gagne l'Europe centrale et orientale, jusqu'à la Russie. Fondé sur un travail historique et d'enquête très sérieux, il met sur le devant de la scène l'objectivité des faits, des écrits fondateurs jusqu'à nos jours. Une grande lacune vient d'être comblée par ce livre fondamental.

Marinetti et la révolution futuriste



★★★★☆

Maurizio Serra

Ed de L'Herne, 115 p., 9,50 €

Il y a près d'un siècle paraissait en février 1909, dans Le Figaro, Le Manifeste du futurisme du peintre Mari-

netti. Ainsi est né un courant d'avant-garde qui va marquer son époque dans tous les domaines artistiques, aussi bien la peinture que la cuisine, l'architecture et bien sûr la poésie, influencé par D'Annunzio.

La guerre futuriste est une mobilisation totale contre les valeurs politiques, morales et culturelles du passé. Elle permet à Marinetti de rompre les ponts avec la décadence, d'être de plain-pied dans la réalité qui n'est plus la conséquence du passé mais son contraire.

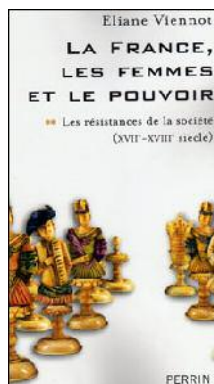
Il repère un ennemi immédiat – les empires centraux « moribonds » – et un objectif facile – l'irrédentisme. Surtout il identifie, dans la technique au service du mythe, l'avènement traumatique de la modernité. Marinetti n'est décidément pas facile à cerner. Il est d'« extrême droite », lorsqu'il en appelle au droit du plus fort, au reniement de la solidarité de classe, à la loi martiale contre les pacifistes et les traîtres, à la destruction de l'ennemi et pas seulement à sa défaite. Il est d'« extrême gauche » parce qu'à ses yeux la guerre doit mener à la dissolution de tout ordre préétabli, y compris celui des non-belligérants comme l'Église – d'où sa fronde pendant la période fasciste contre les compromis et la corruption du régime.

Certaines des positions de Marinetti semblent difficiles à comprendre. Mais que reste-t-il aujourd'hui du futurisme? Son goût pour la provocation, son esprit antihumaniste, son rejet radical du passé, sa haine des conventions bourgeoises et du provincialisme, emblématiques de la modernité, témoignent du caractère démodé de toutes ces avant-gardes qui sortent épuisées du XXe siècle. On pourrait trouver de nombreuses réminiscences du futurisme dans l'art contemporain. L'auteur signe un bref et bel essai qui éclaire la personnalité de Marinetti. Dans une langue élégante, érudite et intuitive, l'auteur décrypte cette « révolution futuriste » qui est aussi la marque d'une époque en

révolte, celle de Jünger, de Céline ou de Montherlant.

La France, les femmes et le pouvoir.

Les résistances de la société, t.2



★★★★☆

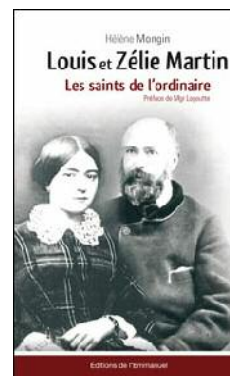
Eliane Viennot

Perrin, 502 p., 25 €

Le deuxième volume de cette grande enquête au cœur de l'exception française poursuit l'enquête sur l'histoire des relations entre les femmes et le pouvoir. Il commence avec l'arrivée au pouvoir d'Henri IV et se termine deux siècles plus tard, à la veille de la Révolution française. Croisant les différents domaines où se jouent les rapports de force entre hommes et femmes (politique, économie, droit, culture, religion...), l'auteur met en lumière le double mouvement, très conflictuel, qui caractérise toute cette période: d'une part le début de la « longue marche » vers l'égalité; d'autre part la nouvelle offensive qui se met en place pour bloquer cette perspective, au nom du respect de la « différence naturelle des sexes ». Que la querelle sur les femmes soit ancienne, nous le savions déjà. Qu'elle ait rebondi avec cette vigueur d'une génération à l'autre, de l'égalité des droits à la masculinisation de la langue française, en passant par l'accès au savoir et la capacité des femmes à gouverner. Ce livre décrit le rapide déclin de l'activité politique des grandes dames et des reines, mais aussi le début de la longue marche vers l'égalité qui ca-

ractérise toute la fin de l'Ancien Régime. L'étude fait ressortir une nouvelle carte politico-historique. Sur ce sujet très complexe, on regrettera l'absence de portraits de saintes, nombreuses comme à toutes les époques. Plus largement, qu'est-ce qui est le plus important: le pouvoir ou bien conseiller la personne au pouvoir?

Louis et Zélie Martin



★★★★☆

Hélène Mongin

Ed. de l'Emmanuel, 180 p., 16 €

Le 13 juillet 1858, en l'église Notre-Dame-d'Allençon, Louis Martin épouse Zélie Guérin. Ils ne se connaissent que depuis trois mois mais ne doutent pas une seconde que ce mariage soit la volonté de Dieu. Pourtant, c'est vers le cloître que ces deux cœurs ardents avaient tendu dans leur jeunesse. Mais Dieu les appelait à une autre forme de sainteté. Ils eurent neuf enfants parmi lesquels figure la future Thérèse de l'Enfant Jésus. À ce titre, tout le monde les connaît. Mais qui sont-ils au juste, ces parents que leur fille jugeait « plus dignes du ciel que de la terre »? Cette biographie très vivante conte leur histoire. Leur existence est frappante de modernité, toute confiée au Christ. Au milieu des contraintes, des épreuves et des joies ordinaires de la vie de famille, ils nous montrent un chemin extraordinaire: celui d'une confiance et d'une amitié sans faille avec Dieu, toujours premier servi. C'est l'histoire de deux âmes.

Jeanne d'Arc, vérités et légendes



★★★★☆

Colette Beaune

Perrin, 234 p., 13,90 €

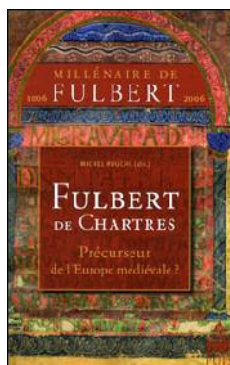
Brûlée vive à Rouen le 30 mai 1431 à l'âge de dix-neuf ans, Jeanne d'Arc fut un mythe de son vivant et le resta après sa mort. Elle est, avec Napoléon, le personnage le plus fabuleux de l'histoire de France et fascine par le caractère inouï de sa destinée. Ce statut d'exception favorise les fantasmes. C'est pour rétablir un certain nombre de vérités que Colette Beaune, auteur en 2004 d'une remarquable biographie de Jeanne d'Arc (Perrin), revient à nouveau sur le sujet. L'historienne met à mal les légendes qui courent sur notre héroïne nationale.

Un docu-fiction diffusé sur Arte suggérait l'existence d'« hypothèses » prétendument nouvelles sur Jeanne d'Arc, alors même que ces hypothèses sont depuis longtemps discréditées par les historiens. Il y a notamment la théorie du « survivalisme », selon laquelle la Pucelle aurait été remplacée par une autre sur le bûcher et serait réapparue quelques années plus tard, en la personne de Claude des Armoises. Lorraine comme Jeanne d'Arc, celle-ci parvint même à faire croire à Gilles de Rais, compagnon d'armes de Jeanne, qu'elle était bien celle qui avait combattu les Anglais. Au-delà de cette thèse à laquelle elle dénie tout crédit, l'auteur conteste la méthode qui consiste à suggérer que les historiens fabriqueraient une vérité officielle

pour mieux cacher des vérités « gênantes » que le grand public attendrait qu'on lui dévoile. Elle y voit le syndrome du Da Vinci Code où chacun bricole l'histoire qui lui sied.

L'intérêt de son livre est dans une accumulation de détails qui ne nuisent pas à l'esprit de synthèse. Ce volume constitue une très bonne présentation, à jour, de l'histoire de Jeanne d'Arc et des enjeux dont elle est porteuse pour comprendre la fin du Moyen Âge. La structure de l'ouvrage s'avère efficace : chaque chapitre démonte des hypothèses hasardeuses ou des idées fausses, en circulation. L'historienne donne une belle leçon de méthode et conduit le lecteur, avec aisance, dans l'historiographie de Jeanne d'Arc et le monde de la guerre de Cent Ans, en montrant par exemple comment Jeanne s'inscrit dans une série de prophétesses, promptes à émerger et à être entendues en ces temps de guerre et de crises. À travers une multitude de références, l'auteur dresse le portrait d'un personnage dont les cendres ont été jetées au vent. Mais qui, par son charisme, a bouleversé l'histoire, nourri l'imaginaire et suscité des controverses, jusqu'à aujourd'hui.

Fulbert de Chartres, précurseur de l'Europe médiévale ?



★★★★☆

(dir) Michel Ruche

PU Paris Sorbonne, 344 p., 24 €

Fulbert (vers 960 - 1028), qui fut évêque à Chartres de 1006 à 1028,

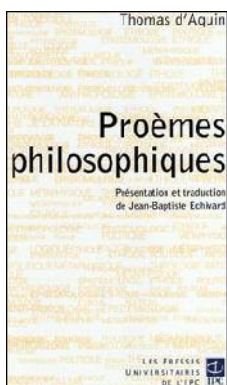
semble inconnu pour ses contemporains. C'est à peine si les chroniqueurs du XIe siècle citent son nom. De plus, la ville de Chartres elle-même l'oublia vite, alors qu'il avait reconstruit sa cathédrale, après l'incendie de 1020. Heureusement, Sigon, le disciple et secrétaire de Fulbert, a eu l'heureuse idée de conserver ses lettres et ses écrits. Sans ces documents, qui furent utilisés à partir des XIIe-XIIIe siècles, nous ne saurions rien de Fulbert. Il a enseigné la dialectique, mais encore plus les sciences religieuses. Comme l'a écrit Sigon dans l'épithète qu'il composa pour son maître : « Fulbert [...] fut un fleuve de savoir remarquable dans les sciences humaines et sacrées. Fulbert, gloire des pontifes qui brilla dans sa carrière d'évêque, qui tout au cours de sa vie donna aux pauvres nourritures et vêtements. Il cultiva les vertus, pourchassa les vices et, avec l'aide de Dieu, fut incomparable dès son enfance... ».

Sa trace à Chartres comme chanoine et écolâtre apparaît à partir de 1004. Son enseignement y gagne une grande notoriété et préfigure les futures écoles de la ville, bien que Fulbert ne puisse être directement lié à la renaissance du XIIe siècle. Professeur au grand savoir, il compte de nombreux et fidèles disciples. Ses dons musicaux furent mis au service de la liturgie et au service du culte marial qu'il contribue à développer.

Fulbert est aussi réputé comme conseiller des rois et des princes, notamment par sa proximité avec Hugues Capet, puis avec Robert II. Il sera un évêque consciencieux et intègre, soucieux de l'indépendance de l'Église, mais aussi de paix et de concorde dans le respect des personnes. C'est ainsi qu'il cherche à réconcilier le comte Eudes II de Blois avec le roi de France. Il utilise le droit féodal qui est très respecté dans le nord du royaume tandis que les territoires du sud le pratiquent moins et l'oublient. À ce titre, le duc Guillaume V d'Aquitaine le consulte

par une lettre pour lui demander quelles sont les obligations qu'a le vassal envers son seigneur, son vassal Hugues de Lusignan ne souhaitant pas lui obéir. Fulbert de Chartres lui répond dans une célèbre lettre que la fidélité se résume en 6 mots: salut, sécurité, honneur, intérêt, facilité et liberté.

Proèmes philosophiques



★★★★☆

Thomas d'Aquin

Paroles et Silence IPC, 186 p., 19 €

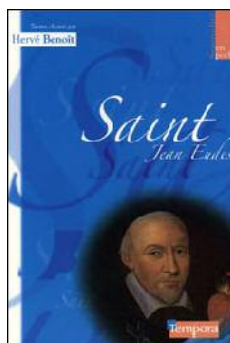
Le proème, est-ce un poème en prose à la méthode Francis Ponge?

Non, un proème est un préambule, un exorde, une sorte de préface. L'étymologie indique que ce mot vient du grec, avant et chemin. Saint Thomas d'Aquin, au moment de sa pleine maturité intellectuelle, a composé des commentaires aux œuvres principales d'Aristote. Selon l'habitude de l'époque, il a rédigé pour chacun d'eux un préambule présentant l'intention générale du traité qu'il introduisait, en le situant dans la discipline philosophique à laquelle il appartenait, ainsi que les grandes parties du traité lui-même. Chaque proème peut, dans ces conditions, représenter une bonne introduction à chaque discipline philosophique, que ce soit la logique, la philosophie de la nature, la philosophie morale et politique ou la métaphysique.

En étudiant l'ensemble des proèmes comme un tout unifié, l'auteur propose une introduction à l'apprentissage de la philosophie selon

l'esprit aristotélicien et thomasien. Pour le lecteur pressé, voici un outil pédagogique unique pour qui veut se former aux manières d'appréhender les différents degrés du réel. En quelque sorte un nouveau Discours de la méthode.

Saint Jean Eudes



★★★★☆

Hervé Benoît

Tempora, 76 p., 10,5 €

Jean Eudes est un passionné du Christ. Très jeune, il a pris conscience qu'il devait se conformer au Christ mort et ressuscité... Et ne vivre qu'en Dieu, avec Jésus Christ. Ou, pour dire cela autrement, à la source de l'amour... là où vit déjà Marie. Jean Eudes fait partie de la deuxième génération de la Réforme catholique en France. Bérulle, François de Sales, Vincent de Paul ont inventé les principes de l'application du concile de Trente en France. Jean Eudes va enraciner dans le peuple ce qu'ils ont commencé. Sa spiritualité est d'abord baptismale: il veut que Jésus continue et accomplisse sa vie en chaque chrétien. Sa spiritualité s'ouvre aussi aux laïcs, hommes et femmes. Il soutient et accompagne les grands mouvements de l'époque: Compagnie du Saint Sacrement, Ermitage. Comme beaucoup de saints de son époque, il a des échanges spirituels avec quelques femmes (Laurence de Budos, Marie des Vallées). Sa vie spirituelle s'épanouit dans une activité apostolique très missionnaire. Il parle aux grands, mais il aime les petits. Il est là quand survient une peste, quit-

te à habiter dans un tonneau, il parcourt les campagnes en prêchant des « missions ». Mais, pour autant, il cherche à se donner les moyens de son ambition de faire aimer le Christ et il fonde une congrégation pour former des prêtres, il prêche, il écrit des livres, il compose des offices liturgiques... Et, toujours, il contemple la miséricorde de Dieu. En un temps où le jansénisme semblait installer une vision pessimiste du cœur humain, Jean Eudes est sûr que le cœur humain est le lieu « naturel » de l'amour de Dieu.

C'est vrai que la télé truque les images?



★★★★☆

Daniel et Clém. Schneidermann

Albin Michel, 236 pages, 16 €

Avec le réflexe de paranoïa dont il est coutumier, l'auteur prévient. « Il y a davantage de médias qui ne parleront pas de notre livre, que de médias qui en parleront » écrit-il sur le site @rrêt sur images, dont il est directeur de la publication (il est aussi chroniqueur à Libération).

Il a coécrit avec sa fille Clémentine, âgée de 16 ans, ce livre de questions-réponses. Même s'il égrène généralités et banalités sur le métier de journaliste, bousculé par le succès des gratuits et de l'information instantanée en ligne, ou sur la course à l'audience que mènent les journaux télévisés, ce livre ne manque pas d'intérêt. Plus que les réponses, ce sont les questions qui retiennent l'attention, par ce qu'elles révèlent de

l'image trouble qu'ont les médias dans l'esprit d'un jeune lecteur et téléspectateur d'aujourd'hui. « Pourquoi les médias ne parlent-ils jamais de ce que les associations humanitaires font de bien? »; « Aux « 20 heures », ce sont les invités qui appellent pour y passer? »; « Quand un journal est de droite, c'est seulement le patron qui est de droite »? Dans cette conversation, qui part un peu dans tous les sens, l'auteur se pose en donneur de leçons – de journalisme, de déontologie, de clairvoyance – et au passage égratigne ses confrères. (« Les gens n'ont pas envie qu'on les bouscule dans leurs certitudes. Moi c'est le contraire »; « Le pouvoir rend les hommes désirables aux yeux des femmes, y compris des femmes journalistes. Et du coup les hommes journalistes sont jaloux de ces prédateurs qui viennent piquer les femmes de la tribu ».). Journalistes mais aussi patrons de presse en prennent pour leur grade. Mais désormais l'auteur ne jure plus que par le Net, « qui braque des projecteurs aveuglants sur tout ce que taisent les médias traditionnels », qu'il juge « fades, lents et souvent conformistes ».

Vive fut l'aventure



★★★★☆

Georges-Emmanuel Clancier

Gallimard, 200 p., 18 €

« Croix(s) moi, qui te regardes comme désir, prière, fragments au nombre de quatre, pour que le chant s'éternise ». Ce recueil de poèmes est composé de cinq parties: Étincelles d'instant, Suite marine, Dits de mé-

moire, Suite parisienne et A la lisière des nuits. Le poète a été souvent aux côtés du lecteur. Il lit ses mots, ses interrogations avec leur inachèvement, et il ne peut qu'y mettre des couleurs. Le poète appelle, retient, ouvre un nouveau chemin; une aventure, si vive qu'elle n'en finit pas. Interroger serait ouvrir, comme dans les fugues de Bach, des voies parallèles qui, musicales ou écrites, ont une égale importance. Un peu l'opposé de la Jaconde, où le sourire domine et où le reste, le paysage avec tous ses composants, peut-être nécessaires, a peu de vie. Toutes ces lignes de force qui structurent le poème, que suit le lecteur, par quoi sont-elles tenues pour des vérités, et c'est ce doute qui devient support de beauté? Cet égarement voulu par le poète est presque l'expérience la plus profonde, ce grâce à quoi il doit donner nouvelle vie aux poèmes. De la toile aux images, il ne le laisse pas en repos et s'il exhorte (impératif amoureux), s'il affirme (phrases où s'entend qu'il les donne à désirer), il va des planches qui fendent l'écume à l'oiseau de passage, à l'air d'été qui les relie: dérouler est constant. Il la regarde, on peut croire indéfiniment: où la voit-il? Le verbe est redit, re-nommé en une lancinante litanie dans laquelle toujours elle sera prisonnière.

Un jour de colère



★★★★☆

Arturo Pérez-Reverte

Seuil, 353 p., 22 €

Le créateur du capitaine Alatrieste met en scène le soulèvement du 2

mai 1808, qui voit une partie du peuple madrilène défier les troupes napoléoniennes. Ce soulèvement populaire marque le début d'une guerre qui va durer six ans.

Ce récit n'est ni une fiction ni un essai mais la relation minutieuse, heure par heure, des événements vécus par tous les protagonistes de cette journée historique. Soldats, artisans des quartiers de La Paloma, de Lavapiés, du Rastro, hommes, femmes et enfants armés d'escopettes, de ciseaux, de couteaux de cuisine, de haches, s'insurgent contre l'occupant et affrontent sauvagement la plus puissante armée du monde. Leurs noms sont ceux qu'a retenus l'Histoire, leur rôle et leurs actions tels qu'ils figurent dans les rapports militaires, les mémoires et les archives. La précision d'un greffier dont use l'écrivain sait aussi s'éclipser devant « les ombres du mystère ». Le souffle du roman confère à ce texte sa puissance d'évocation. De cette journée naît une autre histoire esquissée dans les dernières pages par une conversation entre deux frères officiers dont l'un avait rejoint l'insurrection, tandis que l'autre était resté légaliste. Le premier soupire: « Un moment, nous avons semblé être une nation ».

Pour ce livre, dont le véritable personnage est le peuple de Madrid, l'auteur a mené un travail de recherche remarquable, n'autorisant son imagination qu'à cimenter entre elles ces centaines d'histoires individuelles et véridiques afin de redonner vie aux héros anonymes et obscurs des gravures et dessins de l'époque, victimes d'une tragédie inscrite à jamais dans l'histoire de l'Espagne, nation fière et indomptable.

Médaille Miraculeuse histoire et spiritualité



★★★★☆

Philippe Beitia

Tequi, 156 p., 10 €

Catherine Labouré est née le 2 mai 1806 dans une région rurale de l'Est de la France, dans une famille nombreuse. Orpheline de sa mère à 9 ans elle part habiter chez sa Tante. Marie-Louise sa sœur aînée retourne alors à la communauté des Filles de La Charité. Elle va régulièrement à la Messe et se rend quotidiennement à la « Chapelle de la Vierge » que la famille Labouré a fait restaurer près de chez elle. Malgré ses rudes journées de travail elle visite les malades, accueille les pauvres et commence dès 14 ans à pratiquer le jeûne le vendredi et samedi. Illettrée jusqu'alors, elle décide d'apprendre à lire et à écrire, car elle ne conçoit pas de servir Dieu sans ce préalable. Son père approuvant son choix d'étude l'envoie à 16 ans dans un pensionnat de jeunes filles près de Châtillon où elle reste 2 ans. Elle gardera notamment un souvenir précieux de sa visite chez les Sœurs de la Charité à cette période de sa vie. C'est en effet dans l'église de la communauté qu'elle a pu mettre un nom sur le prêtre qui lui était apparu en rêve: il s'agissait de Saint-Vincent-de-Paul. Telle est l'origine de la vocation de Catherine Labouré qui fera connaître la médaille miraculeuse, depuis son couvent de la rue du Bac, à Paris. La médaille que la Vierge Marie a demandé de faire frapper et de répandre met en lu-

mière des aspects importants du mystère de notre salut. La porter n'est pas un geste insignifiant. Ce livre présente l'histoire de la médaille de la rue du Bac, une histoire qui montre l'amour de la Mère de Dieu et son engagement pour notre salut.

L'amour des lettres et le désir de Dieu



★★★★☆

Dom Jean Leclercq

Le Cerf, 270 p., 28 €

Ce livre est une initiation aux auteurs monastiques du Moyen Âge. A lui seul, son titre en donne l'esprit et le ton, tout en sensibilité et en finesse. Et que dire de l'érudition, riche et discrète, que l'auteur y déploie pour servir son lecteur. Paru pour la première fois en 1957 au Cerf, ce recueil rassemble des leçons données à de jeunes moines, à l'Institut d'études monastiques de Saint-Anselme à Rome. Cet ouvrage s'est imposé comme un classique par la solidité de son information et l'acuité de ses perceptions. Surtout peut-être par l'authenticité de l'attitude intellectuelle qu'il traduit : rigueur scientifique, goût pour un savoir ouvert sur les questions essentielles de l'existence humaine.

Le secret de son actualité est là. Mais il y a plus, ainsi que le rappelait Benoît XVI dans son discours au monde de la culture, à Paris aux Bernardins, le 12 septembre 2008 ; discours qui est un long exposé sur la culture monastique, une méditation de haute volée intellectuelle sur la

parole, le travail, les psaumes et leur apport à la culture occidentale, à travers saint Benoît et saint Paul. Le pape disant : « La recherche de Dieu requiert donc, intrinsèquement, une culture de la parole, ou, comme le disait Dom J. Leclercq : eschatologie et grammaire sont dans le monachisme occidental indissociables l'une de l'autre. Le désir de Dieu comprend l'amour des lettres, l'amour de la parole, son exploration dans toutes ses dimensions. Puisque, dans la parole biblique, Dieu est en chemin vers nous et nous vers Lui, [les moines] devaient apprendre à pénétrer le secret de la langue, à la comprendre dans sa structure et dans ses usages. Ainsi, en raison même de la recherche de Dieu, les sciences profanes, qui nous indiquent les chemins vers la langue, devenaient importantes ». Comment mieux dire l'apport stimulant face aux problématiques contemporaines littéraires et philosophiques, théologiques et spirituelles.

Après la démocratie



★★★★☆

Emmanuel Todd

Gallimard, 250 p., 18,50 euros.

Au rayon pensée unique, on ne trouve nulle trace d'Emmanuel Todd, historien, démographe, sociologue, autrefois proche des milieux souverainistes avec lesquels il a rompu, anti-Maastricht quelque part entre Séguin et Chevènement, auteur incommode, notamment de « L'illusion économique », il ne pratique pas cette légère flexion qui caractérise les penseurs en phase de récupération

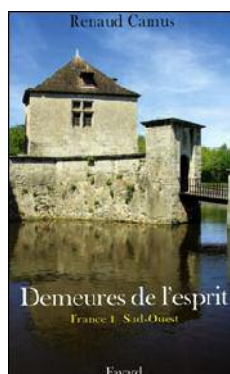
intellectuelle par le pouvoir. Il serait même « tabou et irrécupérable » sur ce plan. Il vient de publier un essai sur la société française et ses dérives. Il pointe : le vide éducatif et religieux, l'aveuglement des responsables politiques, la perversion du libre-échange, la possibilité d'une nouvelle lutte des classes... Le renflouement des banques est, pour lui, un nouveau pas dans la mise en question de la démocratie. En France, Nicolas Sarkozy n'est qu'un courtier dans cette affaire. Les banques ont pris les Etats en otages ! Ce qui le choque, c'est l'Etat au service des banques, des milliards injectés sans pour autant changer le système, des politiques qui s'auto-congratulent, décrochés de la réalité. Les élites sont en panne de solutions et la société très amorphe. Lucide constat sur la crise de notre système démocratique. Et rude charge contre Nicolas Sarkozy, même si des personnalités de gauche en prennent aussi pour leur compte.

L'auteur commence par mettre en perspective une longue évolution historique, une situation économique très complexe, l'évolution idéologique et religieuse depuis les années 1960, la croyance catholique qui structurait le champ politique, la décomposition de ce dernier... et ce n'est pas réjouissant. Mais c'est lucide. La crise n'est pas qu'économique.

Pour l'auteur nous vivons dans une démocratie de manipulation où l'on crée des problèmes et des affrontements artificiels. On ne pourra indéfiniment laisser en place un système économique qui angoisse et affaiblit autant la population. L'auteur voit trois solutions possibles : l'ethnisation et la thématique identitaire, tentation de la droite après l'implosion du Front national ; la perversion ou la suppression du suffrage universel ; enfin le protectionnisme européen. L'issue, qui a sa préférence, se trouve dans l'espoir d'un « protectionnisme européen », pour échapper

à la crise et sauver la démocratie (comprendre l'actuelle « démo-ploutocratie »). Cela à condition de faire fonctionner l'Europe à l'endroit pour qu'elle devienne l'instrument d'une véritable régulation économique et impose la préférence communautaire. Elle sera alors le centre d'une nouvelle forme de démocratie, à l'écoute et dans l'intérêt des populations. Mais tout dépendra de l'intensité de la crise économique mondiale et surtout des solutions mises en oeuvre.

Demeures de l'esprit



★★★★☆

Renaud Camus

Fayard, 430 p, 30 €

Renaud Camus est un écrivain prolifique. Son œuvre couvre des champs de réflexions vastes où se croisent élégies, éloges, chroniques, journaux intimes, romans, répertoires, essais, et topographie. C'est dans cette dernière catégorie que son dernier ouvrage se range. Les Demeures de l'esprit sont celles où l'intelligence, l'art, le talent, le génie parfois, ont pris leurs quartiers pour y naître, y mourir, y habiter quelques mois ou bien toute une vie : maisons d'écrivains, de compositeurs, d'artistes, de savants, de fondateurs de religion, de doctrine ou de théorie.

Après un premier volume consacré à la moitié méridionale de la Grande-Bretagne, et avant un troisième, qui traitera du nord de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande, Re-

naud Camus, passe en revue les maisons d'écrivains, d'artistes, de savants ou de penseurs du quart sud-ouest de la France : régions d'Aquitaine, de Poitou-Charentes, Limousin, Auvergne, Languedoc-Roussillon, Midi-Pyrénées. Demeures de Loti, Mauriac, Montaigne, Maillol, Toulouse-Lautrec, Fénelon, Marguerite de Navarre, Bernart de Ventadour et bien d'autres.

Le critère essentiel est que ces demeures soient ouvertes au public. Leur intérêt et leur séduction ne sont pas envisagés ensuite selon leur beauté propre ou selon le mérite de leur hôte principal, mais selon leur qualité conservée ou perdue d'habitation, pour un créateur. Ainsi le magnifique Hautefort fait une très mauvaise demeure de l'esprit, pour Bertran de Born, tandis que le modeste Cayla parle en chacune de ses pierres, et à travers la moindre de ses fenêtres, de Maurice de Guérin et de sa sœur. Pierre Benoit a une bien meilleure maison d'écrivain que Jean Giraudoux. Abbadia, la folle résidence d'Antoine d'Abbadie d'Arrast au-dessus des vagues du golfe de Gascogne est mille fois plus éloquente que la maison natale de Champollion à Figeac, qui n'a plus rien d'une maison natale, et pas grand-chose d'une maison.

Le tourisme n'est pas un mal en soi, mais il doit être réfléchi. L'espace culturel est indissociable de son espace naturel. En homme de lettre et dandy de la syntaxe vilipendée dans son œuvre les tics de langage bêtifiants de notre temps. Le langage comme les bonnes manières sont des instruments qui se travaillent et qui demandent certains efforts : une société qui ne se regarde plus dans son miroir, qui n'essaye plus de « paraître », finit par s'oublier. Ses traits se crispent, les rides se creusent et ouvrent force sillons à la barbarie de « l'être ».